

XYZ. La revue de la nouvelle

Et je volerais en éclats

Jérôme Tousignant



Numéro 124, hiver 2015

Séductions : entre flirt, désir, charme, fantasma, chavirement et mystère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79376ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tousignant, J. (2015). Et je volerais en éclats. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (124), 49–53.

Et je volerais en éclats

Jérôme Tousignant

JE SORTIRAIS de la baignoire sans prendre la peine de me vêtir. L'eau ruissellerait encore sur mon corps au moment où je me placerais devant le miroir de la salle de bains. Ma main humide, attirée par réflexe vers ma crème de nuit, dévierait de sa trajectoire habituelle pour s'emparer avec assurance de mon rouge à lèvres. Avant même de prendre conscience de mon geste, mes lèvres seraient recouvertes d'une impeccable couche rubis. Emportées par la spontanéité du moment, mes mains saisiraient mon fond de teint et camoufleraient les moindres imperfections de mon visage stupéfait. Dans les airs, je projetterais trois vaporisations de mon parfum acheté à Paris pour les occasions spéciales. Ces fines gouttelettes, au contact de ma peau luisante, m'imprégneraient d'une délicieuse fragrance de fraise. Je ramasserais ma robe de chambre et la laisserais choir sur la céramique humide ; j'enfilerais à sa place une longue robe vermillon qui s'agencerait parfaitement à mes lèvres, qui envelopperait mes courbes avec la minutie d'un orfèvre. Mes pieds, qui affectionnent tant le confort de mes pantoufles, céderaient aussi à mes impulsions et m'accorderaient le droit de les contenir dans l'étau de mes escarpins. À cet instant, je ferais taire mon désir de me diriger vers toi ; mes escarpins me guideraient plutôt vers ce long escalier que je descendrais avec grâce. Devant le miroir du hall d'entrée, je m'arrêterais un instant et décocherais un clin d'œil à mon reflet surpris par ma spontanéité. Un sourire timide s'esquisserait alors sur mon visage nerveux, un sourire qui s'illuminerait au moment de franchir la porte d'entrée.

Sans direction précise, je marcherais au milieu de la rue déserte. Sur mon passage, les lumières s'allumeraient, des visages brumeux apparaîtraient aux fenêtres, me regarderaient passer. Je sentirais les sourires des voisins réchauffer ma peau et j'emmagasinerais cette vivifiante chaleur humaine. Les hommes sortiraient de leurs maisons pour

marcher derrière moi. Leurs femmes essaieraient tant bien que mal de les retenir mais se résigneraient devant mon champ magnétique de séduction. À peine serais-je rendue au coin de la rue qu'un premier homme, pour m'épargner de marcher en talons hauts, proposerait de me porter sur son dos. Un autre, dont la voix serait grave et puissante, m'offrirait de monter dans sa voiture. D'autres s'affairaient à héler des taxis alors que l'octogénaire du bout de la rue appellerait une limousine. Certains fouilleraient au fond de leurs poches dans l'espoir de trouver quelque objet de valeur à m'offrir, les autres arracheraient spontanément les fleurs des parterres pour m'en confectionner des bouquets. Tous les hommes de notre ville, charmés, formeraient cortège. Tous sauf toi, qui demeurerais profondément endormi.

À ce moment, je devrais faire le choix déchirant de ne conserver que les meilleurs. Un processus tribal s'enclencherait alors ; la femelle qui choisit ses mâles aux plumages les plus colorés, aux danses les plus sensuelles, aux chants les plus mélodieux. Je ne sélectionnerais que les plus séduisants, les mieux habillés, les plus musclés, ceux à la posture la plus fière. Seuls quelques privilégiés poursuivraient leur route à mes côtés. Les autres seraient en colère, mais ceux que j'aurais choisis formeraient autour de moi un périmètre de sécurité impénétrable qui me protégerait des attaques des exclus.

Mon cortège m'escorterait jusqu'au parc zoologique où nous sommes déjà allés tous les deux. Je franchirais l'imposante palissade en escaladant ces hommes qui formeraient pour moi une échelle humaine. Une fois à l'intérieur, mon passage devant les cages des mammifères endormis me laisserait indifférente. Quelques macaques s'éveilleraient en nous voyant défiler, martèleraient les grillages de leurs poings, fracasseraient la nuit de leurs cris hystériques ; je n'y porterais aucune attention. Mon instinct me guiderait jusqu'à un immense aquarium devant lequel je m'arrêterais finalement.

Au sol, une nappe de pique-nique serait éclairée par les lanternes des bassins environnants. Je m'y assoirais spontanément au moment où un homme, que je soupçonnerais

d'avoir cambriolé le restaurant du zoo, s'avancerait avec un plateau de charcuteries. Il tenterait de m'impressionner avec ses connaissances culinaires mais trahirait son ignorance lorsqu'il m'offrirait de la mortadelle en prononçant « mort-dentelle ». Un sourire discret se dessinerait alors sur mes lèvres, un sourire auquel mes prétendants répondraient par un rire puissant qui ferait vibrer la vitre de l'aquarium. Si par hasard, à cet instant, tu te réveillais et accourais en te frayant un chemin parmi la foule, tu me verrais sourire comme je ne souris plus, rire comme je ne ris plus.

Sur ma gauche, on chuchoterait : « Puis-je vous offrir un thé glacé ? » Et on répliquerait : « Elle mérite mieux qu'un thé glacé, nous devons trouver du champagne ! » Jusque-là discrète, une femme montée sur la rambarde du bassin renchérirait : « Si c'est du poisson qu'elle veut, qu'elle le dise et je plonge ! » Et on lui répondrait : « Pour ça, il faudra me passer sur le corps ! » Les cris qui succéderaient à ces provocations rappelleraient vite ceux des macaques. Autour de moi s'engagerait un étonnant combat. Le plateau de charcuteries deviendrait arme mortelle. Les roches du bassin se transformeraient en projectiles. Un bruit sourd viendrait finalement témoigner qu'un crâne se serait fracassé contre la vitre de l'aquarium. Au centre du tumulte, je serais la seule qui remarquerait alors l'inquiétante fissure se dessinant sur toute sa hauteur.

Nos peaux seraient tailladées d'éclats de verre. Le déluge d'algues, de poissons, de corail, de mollusques, décimerait mon cortège. J'essaierais de lutter contre le courant qui m'entraînerait dans un tourbillon gigantesque. Une poigne ferme saisirait alors mon bras et me secourrait du maelström ; un homme silencieux depuis le début.

Avec ce mystérieux sauveur, je m'enfuirais. Nous nous réfugierions au dernier étage d'un hôtel à proximité et pénétrerions dans la suite nuptiale qu'on nous aurait préparée. Nous barricaderions les portes et les fenêtres pour ne plus entendre les protestations des jaloux à l'extérieur. Seules quelques chandelles tamiseraient la pièce de lueurs apaisantes, 51

des chandelles qui rappelleraient cette salle de bains où tu me croirais toujours.

À ce moment, je remarquerais que cet homme te serait en tout point identique, mais avec une quinzaine d'années de moins. Il porterait ton t-shirt de Batman et ta casquette des Expos, comme ce jour où tu m'as invitée à l'aquarium pour observer les poissons tropicaux, où tu m'as embrassée pour la première fois. En un souffle, lui et moi nous étendrions sur le lit, ses mains satinées glisseraient sur ma peau comme l'eau d'un ruisseau, activeraient les rouages de ma machinerie rouillée. Mon corps de ferraille grincerait alors dans un incroyable crissement métallique. Mon corps, que tu ne touches plus, se remettrait en marche dans un vacarme assourdissant. Ses caresses me feraient découvrir des plaisirs oubliés et à ce moment je jouirais du plus parfait des orgasmes, un orgasme qui viderait tout l'air de mes poumons pour expulser un cri bestial qui se ferait entendre jusque dans notre chambre à coucher. Mon cri, lancé pour toi du vingt-quatrième étage, te réveillerait instantanément et tu traverserais la ville en courant et tu défoncerais la double porte barricadée et tu me verrais alors avec cet homme au centre de la pièce et à cet instant peut-être, en constatant combien celui-ci me désire, tu te souviendrais, enfin, que je suis ta femme.

Mon cri se répercute sur les murs de la salle de bains et se brise en sanglots. Le manque d'oxygène me force à ouvrir les yeux et m'extirpe des brumes de mon fantasme. Tu apparais dans l'embrasure de la porte, l'air inquiet, cheveux ébouriffés, yeux mi-clos. Sans dire un mot, tu te dévêts et t'engouffres avec moi dans l'eau désormais tiède de la baignoire. Mon corps secoué de frissons trouve refuge entre tes bras. Ma tête, naturellement, se pose au creux de ton épaule. Avec douceur, tu poses un baiser sur mon crâne chauve.

Mon corps te répond en ancrant ses ongles au creux de tes omoplates, s'accroche à toi comme à une bouée, t'avoue ce que je ne sais plus comment te dire. Il te hurle que je

52 ne comprends rien à ce qui nous est arrivé, que je devrais

me sentir vivante mais que, dans tes yeux, j'ai la tragique impression d'être déjà morte.

Ce soir, dans le sanctuaire de notre salle de bains, tu ne portes ni t-shirt de Batman ni casquette des Expos. Je n'ai pourtant pas à prononcer le moindre mot pour qu'enfin tu comprennes. Tes mains hésitantes s'aventurent sur ma peau froide, s'y glissent comme un fleuve et réveillent les poissons tropicaux qui hibernaient dans mon corps de verre.